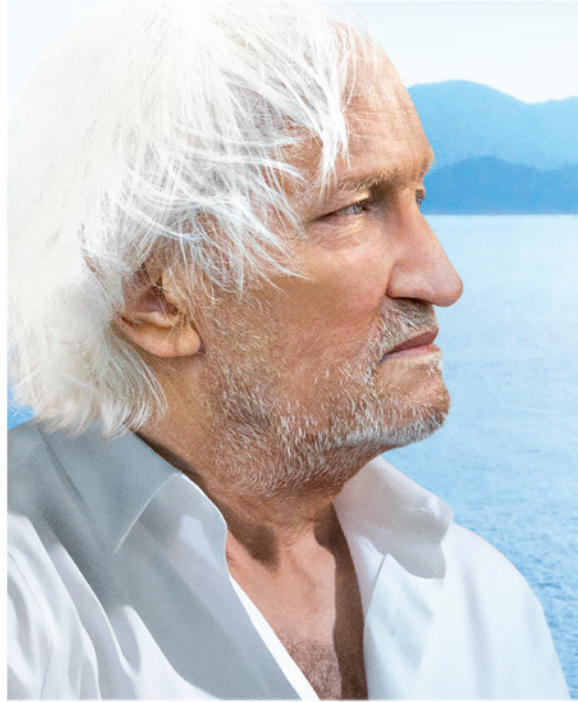


NIELS ARESTRUP



PATRICK BRUEL



VILLA

CAPRICE

LA JUSTICE A UN PRIX. QUEL EST LE VÔTRE ?

JPG Films, BAC Films et Umedia présentent

NIELS ARESTRUP

VILLA

PATRICK BRUEL

CAPRICE

UN FILM DE BERNARD STORA

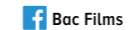
RE MICHEL BOUQUET IRÈNE JACOB PAUL HAMY LAURENT STOCKER

LA JUSTICE A UN PRIX. QUEL EST LE VÔTRE ?

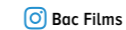
FRANCE - 2020 - DURÉE 1H43

SORTIE LE 25 NOVEMBRE

Matériel de presse téléchargeable sur www.bacfilms.com



Bac Films



Bac Films



#villacaprice

DISTRIBUTION



9, rue Pierre Dupont
75010 Paris
Tél. : 01 80 49 10 00
contact@bacfilms.fr

RELATIONS PRESSE

I LIKE TO MOVIE

SANDRA CORNEVAUX
& LUCIE RAOULT
Tél. : 01 83 81 13 15
lucie@iliketomovie.fr



Synopsis

Avocat célèbre, Luc Germon pense atteindre la consécration lorsque Gilles Fontaine, l'un des patrons les plus puissants de France, lui demande de prendre sa défense. L'homme d'affaires est soupçonné d'avoir acquis dans des conditions douteuses une magnifique propriété sur la Côte d'Azur, la Villa Caprice. Humilié et furieux de s'être laissé piéger, Fontaine compte sur l'habileté de Germon pour le tirer de ce mauvais pas. Mais une étrange relation de pouvoir s'installe bientôt entre les deux hommes, en principe alliés. Qui prendra l'avantage ?

Biographie

Bernard Stora

Bernard Stora est né à **Marseille** où il passe son enfance.

Après l'**IDHEC** (*Institut des Hautes Etudes Cinématographiques*), il collabore comme assistant avec notamment : **Henri-Georges Clouzot** (*L'Enfer*), **Jean Eustache** (*Le père Noël a les yeux bleus*), **Henri Verneuil** (*Le clan des Siciliens, Le Casse*), **Jean-Pierre Melville** (*Le cercle rouge*), **Jean-Paul Rappeneau** (*Les mariés de l'an II*), **Gérard Oury** (*Les aventures de Rabbi Jacob*), **John Frankenheimer** (*French Connection 2*).

AUTEUR-RÉALISATEUR AU CINEMA

VILLA CAPRICE (2019)

Scénario de **Bernard Stora**, **Pascale Robert-Diard**, **Sonia Moyersoen** avec **Niels Arestrup**, **Patrick Bruel**, **Michel Bouquet**, **Irène Jacob**, **Paul Hamy**.

Produit par **Jean-Pierre Guérin** et **David Grumbach**.

UN DERANGEMENT CONSIDERABLE (2000)

Scénario de **Bernard Stora** et **Gilles Taurand**

Dialogues de **Bernard Stora** avec **Jalil Lespert**, **Mireille Perrier**, **Chantal Banlier**, **Yasmine Belmadi**.

Produit par **Annie Miller** pour Les films de la Boissière.

CONSENTEMENT MUTUEL (1994)

Scénario de **Bernard Stora** et **Philippe Delannoy**, d'après une idée originale de **Marie Dedale** avec **Richard Berry** et **Anne Brochet**.
Produit par **Adeline Lecallier** pour **Lazenec**.

VENT DE PANIQUE (1987)

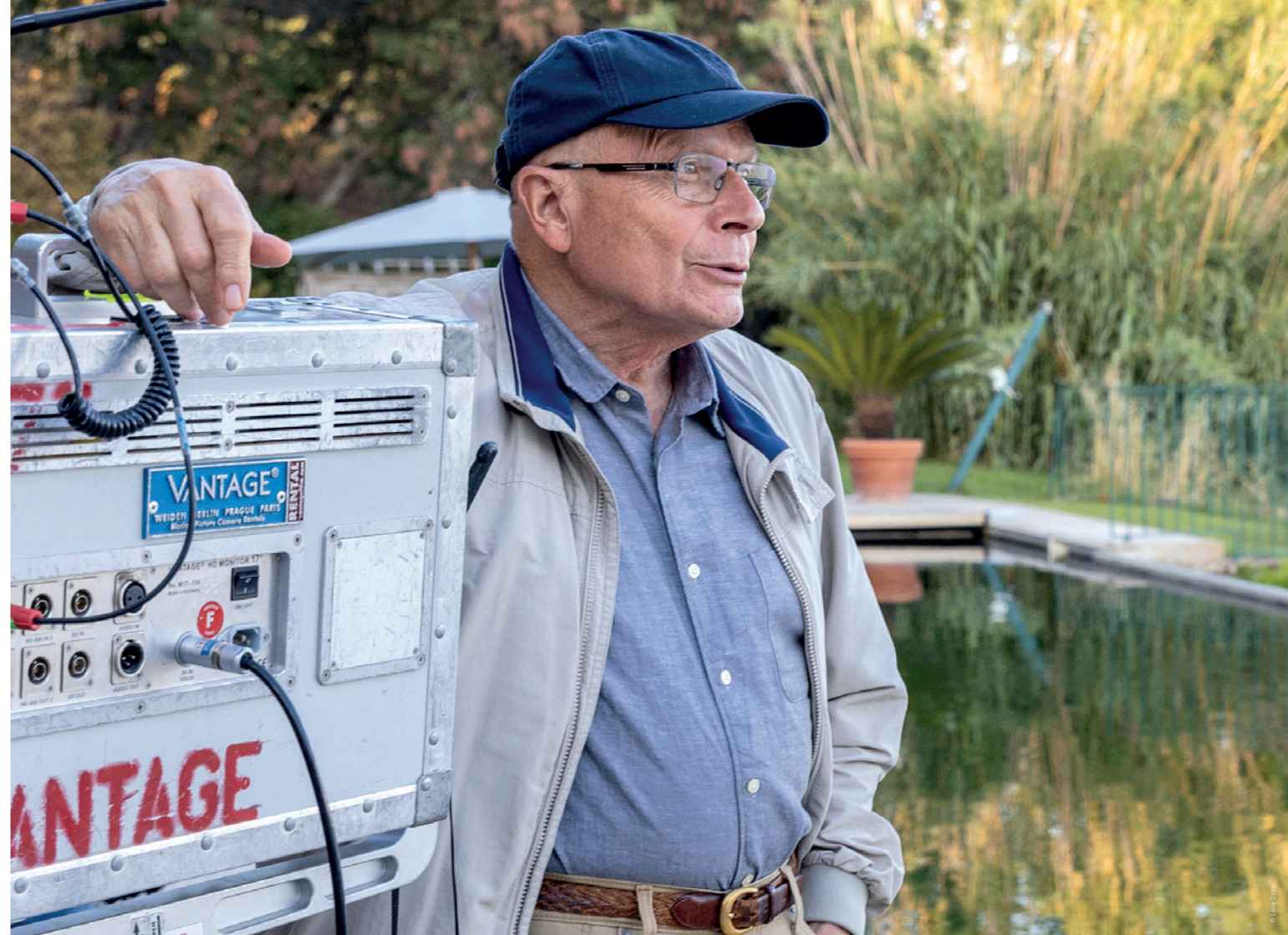
Scénario de **Bernard Stora**, **Luc Béraud** et **Claude Miller** avec **Bernard Giraudeau** et **Caroline Cellier**.

Produit par **Alain Terzian**.

LE JEUNE MARIE (1983)

Scénario de **Bernard Stora** et **Luc Béraud** avec **Richard Berry**, **Brigitte Fossey**, **Richard Anconina**.

Produit par **Alain Delon** et **Alain Terzian**.





Avant-propos

On peut défendre des voyous, des trafiquants de drogue, des violeurs, des criminels, sans en être un. Peut-on défendre le pouvoir sans appartenir à son monde ? Et surtout, sans en épouser les ombres et les méthodes ?

En France, ils sont une dizaine d'avocats que l'on retrouve, tantôt alliés, tantôt adversaires, dans ces dossiers sulfureux où se mêlent vie publique et intérêts privés, finance et secrets d'Etat. On les appelle les avocats des puissants, ils leur ressemblent. Même voiture aux vitres fumées avec chauffeur, mêmes adresses professionnelles prestigieuses, même train de vie fastueux. Sont-ils pour autant leurs égaux ? Quelle est la contrepartie de leurs honoraires extravagants ? Sont-ils payés ou achetés ? Partenaires ou complices ? Libres ou compromis ?

C'est à ces personnages, typiques d'un nouvel état de la société, que j'ai souhaité m'intéresser. Et c'est en m'inspirant du suicide de l'un d'eux que j'ai conçu le personnage de Germon.

Le suicide d'un avocat intrigue et fascine. Ces hommes-là meurent avec les ténèbres des autres. Que savaient-ils qui les écrasait ? Ont-ils trahi les secrets dont ils étaient dépositaires ? On n'imagine guère qu'ils puissent seulement mourir des leurs.

Le cinéma donne la liberté de s'introduire dans cet endroit protégé entre tous qu'est le cabinet du pénaliste, le lieu où s'élabore en tête-à-tête le système de défense, mais aussi la stratégie médiatique. Déstabilisé, Fontaine voit en Germon un consolateur et un recours. Il s'en remet à lui. Mais pour un homme habitué à en disposer, la question du pouvoir reste centrale. S'en trouver dépossédé, fut-ce partiellement, est intolérable.

De l'avocat ou de son client, qui prendra l'ascendant sur l'autre ?

Qui, le premier, baissera la garde ?

Qui, imprudemment, laissera affleurer sa détresse intime, au risque d'en payer le prix ?

Entretien avec Bernard STORA

Comment ce projet est-il né ?

C'est Pascale Robert-Diard, chroniqueuse judiciaire au Monde, avec qui j'avais travaillé pour un précédent film et que j'apprécie beaucoup, qui est à l'origine du projet. Elle avait été très frappée par le suicide, en 2013, d'Olivier Metzner, un célèbre avocat parisien régulièrement classé en tête du classement établi par le magazine GQ des avocats les plus puissants de France. Comment un homme au faite de sa carrière, riche, influent, en venait, sans que rien ne le laisse prévoir, à mettre fin à ses jours ? Il y avait là matière à un film : elle m'en a parlé, ainsi qu'à Jean-Pierre Guérin, mon producteur, qui a tout de suite été séduit par le projet. Je dois dire que j'étais partagé entre l'envie de collaborer à nouveau avec Pascale, qui a un regard très fin et aiguisé sur le monde actuel, et une sorte de malaise personnel à traiter d'un sujet trop proche de la réalité. Timidité ou pudeur – je n'aime pas m'immiscer dans la vie des gens, je me sens contraint, je préfère l'imaginer. Je ne me voyais pas du tout enquêter sur Olivier Metzner, me documenter, questionner ses proches etc. Nous nous sommes donc attachés, Pascale et moi – rejoints un peu plus tard par Sonia Moyersoen – à inventer une histoire et des personnages entièrement originaux.

D'entrée de jeu, on est projeté dans des rapports de pouvoir.

Oui, c'est évidemment ce qui m'intéressait. Le pouvoir, qui le détient, à qui appartient la décision finale ? Qui se croit puissant et n'est finalement qu'un pion dans une partie dont il ignore les règles ? Mais aussi, les rapports de connivence entre les différents pouvoirs – politique, économique, judiciaire – le grand jeu de dominos auquel se livre une société extrêmement cruelle, où la moindre faiblesse peut entraîner la mort sociale, voire la mort tout court. Chacun dans sa sphère, Fontaine, l'homme d'affaires, comme Germon, l'avocat, a un profond mépris pour les gens qui l'entourent. Chacun est convaincu de ses compétences exceptionnelles, de son flair,



de son instinct qui lui permettent de prendre une décision en quelques secondes, là où d'autres s'embarrassent de détails. L'arrogance des puissants s'appuie sur des talents réels, mais leur aveuglement est aussi frappant que leur soi-disant clairvoyance. Et l'essentiel de leurs efforts s'emploie à consolider leur propre pouvoir. S'en trouver dépossédé, même partiellement, est une situation qui leur est insupportable. Persuadés d'être invincibles, l'échec les renvoie à leur extrême faiblesse et les laisse démunis.

Ils sont aussi très seuls.

C'est vrai. Germon comme Fontaine vivent dans une extrême solitude, l'un avec un père au seuil de la mort, l'autre avec sa femme dont il pressent qu'elle finira par le quitter. Avec le temps, la part intime de leur existence s'est effacée au profit d'une activité frénétique. À force de s'étourdir, il se sont perdus. Performants dans la sphère publique, ils se révèlent incompetents dans la sphère privée. Ils appliquent à leur vie personnelle les principes qui régissent leur vie publique. Et naturellement, ça ne marche pas.

Pourquoi Germon est-il aussi soumis avec son père qui l'accable en permanence ?

On ne renie pas ses parents. On ne les a pas choisis mais ils sont là, que ça vous plaise ou non. Germon a conscience des humiliations qu'a subies son père, il connaît la racine de cette hargne perpétuelle qui l'habite. Il est partagé entre la haine pour ce père qui l'emmerde, dont la violence verbale est inouïe, et l'émotion que ce vieil homme suscite chez lui. Peut-être aussi ce père lui sert-il d'excuse pour laisser sa vie personnelle aller à vau-l'eau. C'est lui qui l'empêche de vivre. Et c'est d'ailleurs la mort de son père qui provoquera chez lui une crise majeure. Enfin libéré, il doit s'assumer pleinement. Plus d'excuse possible.

Quant à Fontaine, il redoute par-dessus tout d'être abandonné par sa femme.

Ils se connaissent depuis l'âge de 17 ans. Cette femme est une partie de lui-même : elle lui appartient, c'est son instinct de propriété qui domine dans leur relation, telle qu'elle a évolué au fil des années. Non seulement il serait incapable de vivre sans elle, mais son départ serait une atteinte à son pouvoir. Et ça, il ne peut pas l'accepter. C'est une question de survie, dans son être intime comme dans son être social.

Jusqu'à la fin, on se demande ce qui se joue entre les deux hommes, qui manipule l'autre, comme dans Le Limier de Mankiewicz. D'ailleurs, on pense beaucoup à ce cinéaste. Est-ce une inspiration pour vous ?

Pas directement, mais je dois dire que Mankiewicz est l'un de mes cinéastes favoris. J'aime ses films, entre autres choses, parce qu'on y parle beaucoup. En France, je ne sais pourquoi, dès qu'une scène dialoguée dépasse une page et demi, tout le monde vous tombe dessus. Ah ! c'est trop bavard. Moi, j'adore voir les acteurs qui parlent à l'écran et j'adore les filmer en train de parler. Ça ne s'oppose pas du tout à l'action. Les mots peuvent être plus dangereux qu'une balle de revolver et une confrontation verbale aussi palpitante qu'un gunfight de western. Les scènes où Germon fait répéter Fontaine en vue de son audition, celles à l'intérieur du cabinet du juge sont parmi les séquences que j'ai eu le plus de plaisir à tourner.

La Villa Caprice est presque un personnage à part entière dans le film.

Elle l'a été dès l'écriture du scénario. J'imaginai depuis le départ un lieu à la fois splendide et angoissant, un bastion, une citadelle inviolable dominant la mer. Un symbole de pouvoir et d'enfermement. Fontaine en rêve depuis

l'enfance. «Un jour, cette maison sera à moi !» Nous avons mis un temps fou à trouver le bon décor. D'ailleurs, d'une façon générale, les repérages me prennent énormément de temps. Je les décris toujours très précisément dans le scénario, et je m'acharne à les trouver exactement tels que je les imagine. Je suis persuadé, d'une façon un peu superstitieuse, qu'ils m'attendent quelque part. Et c'est le cas la plupart du temps. Il arrive même parfois des choses extraordinaires, comme par exemple lorsque nous avons trouvé le décor du cabinet de Germon. Le propriétaire des lieux m'a demandé ce que je voulais y faire. J'ai répondu : «Un cabinet d'avocat. Ah, c'est curieux, me dit-il alors, avant moi, c'était un avocat qui était installé ici». Un avocat qui n'était autre qu'Olivier Metzner.

Comment avez-vous choisi les deux interprètes principaux ?

Villa Caprice est l'un des rares scénarios que j'ai écrits avec un comédien en tête : Germon, c'était Niels Arestrup et personne d'autre. Il avait la démesure, l'excès, la brutalité et en même temps la douceur nécessaire car Niels peut être aussi absolument craquant. J'avais tourné avec lui, il y a plusieurs années, un film pour la télévision, *La Grande Dune*, où il avait pour partenaires Danièle Delorme et Bulle Ogier. Dans ma tête, c'était lui dès le début, et aussitôt que le scénario a été fini, je le lui ai envoyé. Il n'y a pas un seul plan où je n'ai pas été surpris par son jeu. Je serais incapable de définir par où ça passe, ni comment ça se passe : c'est la scène telle qu'elle a été prévue, ce sont les mots tels qu'ils ont été écrits, mais en même temps c'est tout autre chose, de complètement imprévisible et de formidablement intéressant.

Et Patrick Bruel ?

Patrick a compris qu'il y avait un vrai face-à-face à jouer, dans lequel il pouvait apporter beaucoup, et s'est engagé dans le projet avec une grande générosité et sans calcul. Il a apporté à son personnage le charme, la séduction, le charisme nécessaire. Interprété différemment, Fontaine pourrait être détestable. Grâce à lui, il est ambigu, complexe, attachant. Patrick lui-même est un personnage fascinant, multiple, hyper actif. Il fait mille choses à la fois, on se demande comment il parvient à tout concilier, mais quand il arrive sur le plateau, il est là et bien là, complètement disponible et mobilisé. Pour moi, cela a été une grande rencontre.

Vous avez réuni, autour de Niels Arestrup et de Patrick Bruel, un casting de rêve.

J'ai eu beaucoup de chance. Qui ne souhaiterait pas tourner avec Michel Bouquet ? C'est un homme délicieux, tellement consciencieux, travaillant avec autant d'acharnement pour une simple participation que s'il s'agissait du rôle le plus important de toute sa carrière. Un enchantement. Quel privilège, également, de travailler avec Irène Jacob ! Son charme, son élégance naturelle, l'espèce de halo de mystère qui l'environne donnent une vraie profondeur au personnage de Nancy. Quant à Laurent Stocker, je l'avais vu maintes fois à la Comédie-Française. C'est un acteur d'une habileté et d'une virtuosité admirables. Il sait tout faire. Et j'ai beaucoup apprécié Paul Hamy, qui s'est parfaitement glissé dans la peau de Jeremy, ce jeune skipper aux motivations ambiguës. Mais je devrais citer Claude Perron, Philippe Girard, Eva Darlan, Sophie Verbeek, Marie-Christine Ory, enfin tout le monde.

Parlez-moi de vos choix de lumière et de cadre.

Comme je vous l'ai dit, nous avons beaucoup travaillé sur le choix des décors. La villa bien sûr, mais aussi l'appartement et les bureaux de Germon, le cabinet du juge pour lequel nous avons obtenu l'autorisation de tourner dans le nouveau Palais de Justice de Paris, etc. Ce sont tous des lieux dramatiques forts, avec leur lumière et leur atmosphère propres. Nous les avons trouvés bien avant le tournage, ce qui m'a permis de faire sur place un vrai travail de préparation avec Thomas Hardmeier, mon chef opérateur, et Jérôme Brière, mon assistant. Pour chaque scène, nous savions précisément ce que nous voulions faire, plan par plan. Thomas, merveilleux opérateur, est un grand bossueur. Il faisait des photos de chaque angle, on connaissait l'objectif, on savait à quel moment de la journée il fallait tourner pour avoir la meilleure lumière possible. C'est Thomas qui m'a suggéré de tourner dans un format proche du cinémascope, ce qui m'a permis de mettre en valeur les décors, particulièrement celui de la villa, tout en restant proche des acteurs. Je suis ravi de notre collaboration.



Entretien avec Patrick BRUEL

Qu'est-ce qui vous a donné envie de participer à Villa Caprice ?

Avant tout, la perspective de travailler avec Niels Arestrup. Ensuite, un sujet fort et très bien ficelé, avec ce face-à-face qui me rappelait un peu *Garde à vue*. Des personnages forts et denses idéals pour des acteurs. Et puis, l'enthousiasme de Bernard Stora : c'est un homme charmant, qui a de très belles idées, et c'est un véritable metteur en scène. On a passé un moment délicieux sur ce tournage l'année dernière.

Fontaine évoque un peu le personnage de Sibaud que vous campiez dans *L'ivresse du Pouvoir*, titre qui, d'ailleurs, aurait pu convenir à Villa Caprice...

Tout à fait ! On est un peu dans le même registre. Celui des affaires politico-policières. C'est toujours assez gratifiant de camper un personnage ambigu, pas forcément sympathique, voire pire, qui fini par retomber sur ses pieds mais à quel prix...

Vous vous êtes un minimum documenté sur ce genre de grand patron ?

C'est très éloigné de mon univers mais comme vous je regarde la TV et les journaux donc spectateur de quelques affaires similaires. Il m'est arrivé d'en croiser quelques-uns et de les observer. Au-delà du mode de fonctionnement, j'ai surtout cherché à comprendre quelles étaient leurs motivations profondes et surtout leurs priorités.

Lui avez-vous imaginé un parcours ?

C'est un solitaire très entouré. Il a fondé son relationnel sur l'argent. On peut penser qu'il vient d'un milieu assez modeste, qu'il s'est construit seul et qu'il a placé l'argent et le succès dans les affaires comme symboles de réussite. L'épisode relaté dans le film le fait sans doute un peu réfléchir. Il ne s'agit pas d'un parcours initiatique, certes, mais on peut se demander quelles sont ses véritables

émotions. Il gagne son combat avec la justice en se servant de l'avocat même si il y a un moment où il n'en est pas très fier. On peut aussi s'interroger sur la suite de son parcours et sur le poids de la culpabilité sur la fin tragique de Germon.

Même s'il entend manipuler Germon, n'est-il pas malgré tout fasciné par ce grand ténor du barreau ?

Oui bien sûr... je pense même que dans d'autres circonstances, l'admiration mutuelle aurait pu les faire devenir meilleurs amis. Ils sont tous les deux fascinés l'un par l'autre, comme deux grands joueurs de tennis qui se respectent. Ils se testent sans arrêt. Leurs rapports et les dialogues sont jubilatoires. Comme je vous l'ai dit précédemment, un régal pour les acteurs.

Il semble authentique lorsque, une fois en prison, il affirme se sentir libre et heureux d'être "descendu du manège" ...

Quand on est pris dans un tourbillon, tout ce qui vous ramène à une réalité tangible et vous procure de l'apaisement peut être salutaire. Dans le cas du film, la situation est paroxystique car on est dans le cadre d'une incarcération. Fontaine a dû aller très loin pour trouver une forme de liberté dans cet épisode : la roue a tourné trop vite pour lui, comme pour la quasi-totalité de ces hommes d'affaires qui sont dans la surenchère et ont parfois perdu de vue certaines valeurs essentielles. Pourquoi le système les absorbe-t-il à ce point ? Je ne dis pas qu'il les broie puisque c'est précisément pour ne pas l'être qu'ils se débattent. Mais vers quoi cette course effrénée les mène-t-elle ? Quelle liberté l'argent et le pouvoir leur donnent-ils ? Ce sont des questionnements vertigineux.







Il est l'un des hommes d'affaires les plus puissants au monde. Qu'est-ce qui lui donne encore envie d'aller de l'avant ?

Je crois que le point commun des deux personnages, c'est qu'ils sont parvenus à un moment de leur vie où ils éprouvent une certaine lassitude : c'est donc la confrontation entre deux lassitudes, face à un système qui les a amenés là où ils sont, qu'explore le film. Ils sont comme deux vases pleins pouvant déborder à tout moment. La goutte d'eau qui fait déborder Germon, c'est de se sentir trahi et de ne pas trouver sa place affectivement, d'autant plus que sa relation avec son père joué par l'immense Michel Bouquet – miroir de ce qu'il ne veut surtout pas devenir – est d'une violence inouïe. Germon est respecté, mais il boit son grand vin tout seul... Fontaine s'en sort. Il rebondit et retombe sur ses pieds : il est stratège et machiavélique. Pour autant, il est animé d'une grande complexité et jouer la complexité face à un type qui est dans une TOTALE complexité crée des moments forts.

Parlez-moi de votre rencontre avec Niels Arestrup.

Je me souviens de l'avoir vu pour la première fois en 1977 dans *Haute Surveillance* de Jean Genet avec François Cluzet. C'est à ce moment-là que j'ai découvert une force et une intensité rare qui n'a cessé d'étonner depuis. Il y a environ deux ans on m'a proposé la lecture d'une pièce : Niels était venu uniquement pour me donner la réplique et, à la fin de la lecture, il s'est dégagé une grande émotion. Quelques jours plus tard, il m'a dit, «Ça n'était pas prévu mais si vous voulez, on joue la pièce ensemble.» Ca m'avait tellement touché... Le projet est toujours en suspens, mais pas mon envie de retravailler un jour avec lui.

Comment se sont passés vos rapports ?

J'ai adoré ces échanges sur et en dehors du plateau. Tout a été dit sur Niels : immense acteur, puissance inouïe, présence incroyable, et puis ce regard... qui peut glacer n'importe qui en un instant et vous attendrir la seconde qui suit. J'ai passé un moment excitant avec lui : j'avais hâte qu'on partage nos scènes où je savais que j'allais être surpris, étonné, bousculé... Quoi de plus enrichissant ? J'ai encore beaucoup appris.

Quel genre de directeur d'acteur Bernard Stora est-il ?

C'est un homme charmant, très délicat, qui a un côté parfois enfantin. Il avait son film en tête tout en étant ouvert aux suggestions : j'ai aimé ses indications, il était bienveillant, l'équipe sympa et le cadre magnifique. J'aime partager la vie d'une équipe de tournage, passer deux mois un peu hors du temps avec une jolie famille.

Dans quelle mesure Bernard Stora vous encourageait-il à vous approprier le scénario ?

Avec Niels, on a fait beaucoup de séances de travail avant le tournage et pas mal de suggestions. Bernard et la scénariste Sonia Moyersoen y ont été sensibles. Je pense entre autres, à la scène où Germon vient voir Fontaine à l'hôpital : je me suis dit qu'elle gagnerait en puissance si on inversait tout simplement le dialogue sans en changer une phrase. Chacun prenait le texte de l'autre. Bernard et Niels ont tout de suite «acheté» cette modification qui noircissait encore plus mon personnage et accentuait sa complexité et donnait au personnage de Niels un degré d'humanité supplémentaire. C'est tellement agréable sur un projet de tous avancer dans la même direction.

Entretien avec **Niels ARESTRUP**

Qu'est-ce qui vous a séduit dans le projet de Bernard Stora ?

Ce sont des choses qui ne sont pas toujours de l'ordre de la raison. D'abord, j'avais travaillé avec Bernard Stora il y a près de vingt ans et on s'était très bien entendus. Je connaissais un peu Patrick Bruel parce qu'il avait failli participer à un projet théâtral dans lequel on devait être impliqués tous les deux. Et je trouvais le sujet intéressant car on a souvent une vision stéréotypée de la justice – celle que restituent les chaînes d'info en continu, avec l'avocat, vêtu de sa robe, qui sort du prétoire accompagné de son client et qui est plus ou moins la vedette du tribunal. Mais on pénètre très peu dans les coulisses de cet univers – un peu comme avec les acteurs qu'on aperçoit lors d'une cérémonie mais dont on connaît très mal la réalité du travail. Concernant les avocats, je me suis dit qu'il y avait eu peu d'histoires sur l'envers de la robe ! Cela m'intéressait comme lecteur et comme acteur, et à partir du moment où je pensais pouvoir en faire quelque chose, il y avait toutes les raisons du monde de me lancer dans l'aventure.

On pointe souvent la proximité entre le métier d'acteur et celui d'avocat...

Il y a comme une hiérarchie entre les avocats qui sont connus, ceux qui se livrent rapidement dans les couloirs ou les interviews, et ceux qui rassemblent certaines de leurs plaidoiries pour les porter sur scène. Il y a donc cette proximité-là entre nos deux professions, sauf que, bien évidemment, un avocat a souvent la vie de son client entre les mains – ou tout au moins, une partie de sa vie. Alors que nous autres acteurs avons seulement une partie de la pensée d'un auteur entre nos mains : nous ne sommes que des messagers. Mais en effet, chez les avocats et les acteurs, il y a un côté vedette facile des chaînes d'infos en continu.

Avez-vous souhaité vous documenter sur Olivier Metzner dont s'inspire votre personnage ?

Je n'ai pas voulu en savoir davantage que ce que l'on sait – peu d'ailleurs. Comme la plupart des personnages historiques que j'ai interprétés, j'essaie de me libérer de leur poids. Faire une imitation, une copie, de personnages qu'on interprète limite un peu la capacité à dire quelque chose, à créer. Il ne s'agit donc pas de la reproduction d'un personnage, mais de sa construction. Je me dégage des personnages historiques car je pense que je ne serai jamais à la hauteur de la mythologie que les gens ont en tête.

Du coup, comment avez-vous abordé le personnage de Germon ?

Je me pose systématiquement des questions sur le pourquoi et le comment : comment aurais-je agi à tel moment, confronté aux mêmes circonstances ? Pourrais-je imaginer que dans la situation du personnage j'aurais fait comme lui ? Et pourquoi agit-il ainsi ? Y a-t-il une forme de cohérence entre ce que lui a fait et ce que moi j'aurais fait ? Michel Bouquet qui, outre l'immense acteur, est un très grand professeur d'art dramatique disait toujours que pour jouer il faut essayer de faire sortir le jus de chaque mot pour pouvoir en connaître le goût – on ne peut s'accaparer une phrase que lorsqu'on la comprend. Et comprendre quelqu'un d'autre que soi, et ce qu'il dit, n'est pas une mince affaire.

Germon a atteint une réussite professionnelle exemplaire. Qu'est-ce qui le fait encore vibrer ?

Je crois que chez certains hommes d'affaires, avocats ou acteurs, il y a une osmose qui se crée peu à peu entre eux et l'acte de jouer, de plaider ou de faire des affaires, qui colle à la peau et rend fou ! La seule chose qu'il soit impossible d'imaginer, c'est d'arrêter car cela équivaldrait à un arrêt de mort.





Très peu d'acteurs prennent d'ailleurs leur retraite ! Jouer est une telle drogue qu'il est impossible de s'en passer ! Fontaine et Germon sont gavés de leurs activités, de leur pouvoir, de leur argent, et on connaît tous, dans le monde des affaires, des monstres qui ont été voraces jusqu'au dernier instant. C'est le cas du personnage interprété par Patrick qui est arrivé à un certain niveau, et qui ne se pose plus de question de moralité, de bienveillance ou de compassion. Cela peut se retrouver chez les avocats et les acteurs, ou encore les politiques. Car quand on a atteint les cimes, il y a un oxygène rare dont on ne peut plus se passer.

Comment expliquer qu'il ait autant fait le vide autour de lui ?

L'homme dont s'inspire mon personnage avait, à ma connaissance, une vie personnelle assez complexe : il n'avait pas toujours la capacité d'assumer ce que, peut-être, il ressentait au niveau de ses relations avec autrui. Il était obligé de protéger une certaine discrétion, et de ne pas s'affaiblir par sa vie privée. Il a sans doute eu des tentations, des désirs et des rêves qu'il a dû mettre dans un jardin plus secret que d'autres. En tout cas, cette solitude faisait partie de sa construction mentale, et était peut-être une nécessité. Il y avait donc chez lui quelque chose de l'ordre de la solitude qui lui semblait nécessaire afin qu'il puisse se donner corps et âme à sa vocation.

On peut s'étonner qu'un homme de son envergure accepte de se laisser autant rudoyer par son père...

Il ne peut pas imaginer abandonner son père avec qui il a eu une relation forte, curieuse et drôle même, car il y a de l'humour dans les rapports qui les opposent. C'est la seule branche sur laquelle il reste accroché. Il se laisse donc rudoyer, et sans doute s'est fait rudoyer dans sa petite enfance et son adolescence. Il a aussi, je crois, une véritable admiration pour ce père qui se levait très tôt le matin, avait à peine le temps de prendre un café et enfilaient son unique chapeau et son unique costume pour exercer son métier d'huissier dans des sphères politiques. Et ce petit monsieur qui n'avait pas d'argent, et peu d'ambition, était au service des autres. Il a donc une conscience du respect qu'on doit avoir pour ces gens invisibles.

Ce père s'est sans doute beaucoup sacrifié pour lui et, à partir de là, la reconnaissance et l'amour vous suivent jusqu'à la fin. Germon fait partie de ces générations qui aiment leur père ou leur mère, quoi qu'il arrive. Certes ce vieux père devient acariâtre avec l'âge, mais quand on a de l'amour pour ses parents, cet amour se transforme en tendresse, malgré le naufrage qu'est la vieillesse.

Tout comme Fontaine est fasciné par lui, il est aussi fasciné par la puissance de l'homme d'affaires...

Il y a quelque chose de cet ordre-là. Fascination ou pas, il y a en tout cas un charme particulier de celui qui maîtrise tant de choses, et sait vous envelopper, et vous enrouler dans son propre monde. C'est enivrant de passer quelques jours dans la villa de cet homme, de le côtoyer, de le voir tirer les ficelles comme un virtuose en musique. Et il y a une part de fascination qui va jusqu'à l'empêcher de rester parfaitement lucide : son admiration lui coûte cher et il ne voit pas qu'il peut être lui aussi enveloppé dans un charme qui n'est pas uniquement sympathique, mais qui est un charme fabriqué – un charme d'homme d'affaires – et il ne s'en rend compte que trop tard. Dès lors, leurs rapports prennent la forme d'un duel et Germon ne le supporte pas.

Pensez-vous qu'il voie jamais clair dans le jeu de Fontaine ?

Le problème, c'est qu'il se croit très fort : il s'est occupé de tant d'affaires compliquées, qu'il a réussi à gagner, qu'il se retrouve pris à son propre piège. Il est convaincu qu'il est plus fort que l'autre : c'est l'éternel jeu d'échecs pratiqué par deux champions du monde qui se rencontrent une fois tous les cinq ans et qui ont chacun intérêt à se croire plus fort que l'adversaire. Il n'existe pas de parfaite égalité dans le talent et la force si bien qu'on peut se leurrer sur sa propre puissance. Je crois que Germon ne peut pas imaginer qu'il peut se faire rouler dans la farine. Mais la douceur de la villa où il est amené à vivre un certain temps fait que sa vigilance n'est pas aussi affûtée que d'habitude.

Croyez-vous, comme Patrick Buel, que vos deux personnages ont en commun de se retrouver face à une grande lassitude ?

Je crois que c'est vrai. Tous les deux sont des marathoniens et, parfois, les kilomètres finissent par se transformer en calvaire. Ils en ont tant vu, ils en ont tant fait, qu'il peut y avoir une forme de lassitude. Je pense que leurs métiers – homme d'affaires ou avocat – sont extrêmement stressants et que ce stress est épuisant. Rares sont les êtres humains qui ont la capacité de dépasser cet épuisement pour continuer. Je crois que c'est le cas de Fontaine et Germon : Germon aurait continué s'il n'avait pas été touché dans son orgueil, alors que Fontaine a le cuir plus épais. J'imagine que s'il avait vécu une situation similaire, il n'aurait pas traversé l'extrême dépression de Germon.

Parlez-moi de vos rapports avec Patrick Buel.

Je ne dirais pas qu'ils étaient parallèles à ceux de nos personnages, même si on était conduits par eux. J'ai beaucoup de fascination pour les chanteurs, les gens du music-hall, les interprètes et les créateurs au sens le plus large du terme. Et Patrick est quelqu'un de beaucoup plus connu que je ne pourrai jamais l'être : il a des fans, il subit une pression, et je trouve cela fascinant, comme je trouve fascinant qu'il puisse le vivre et supporter ce poids, même si c'est aussi bien sûr une satisfaction personnelle. J'étais donc très content de passer des moments avec lui. Par ailleurs, c'est un homme extrêmement simple qui n'abuse pas de son charme : il est très curieux de l'autre, quel qu'il soit, et je ne me suis pas retrouvé face aux problèmes que j'aurais connus si j'avais été face à un homme capricieux. Je suis tombé sur quelqu'un de très ouvert, disponible, et bienveillant. Du coup nos rapports ont été excellents et on était heureux de partager ces quelques journées. J'ai beaucoup de respect pour lui et je lui ai dit qu'il pouvait compter sur ma modeste amitié et fidélité.

C'est la deuxième fois que vous tournez avec Michel Bouquet.

Oui, on avait tourné ensemble *La Danse de Mort* de Claude Chabrol pour la télévision, et parfois, il avait la gentillesse de venir me voir au théâtre et on parlait ensemble. Je suis fasciné par ce type d'homme, lui aussi très simple et très ouvert, qui a une connaissance quasi scientifique de l'art dramatique : il connaît la discipline d'une manière extraordinaire et il a la capacité d'en faire la synthèse. Il a longtemps été professeur au Conservatoire et à chaque fois qu'il a la gentillesse de vous donner un conseil, cela ne tombe jamais à côté.

Comment Bernard Stora dirige-t-il ses comédiens ?

À partir du moment où il a fait le choix de confier un rôle à un acteur, il peut avoir envie de donner une indication rythmique, d'accélérer ou de ralentir, ou d'ouvrir une fenêtre de plus, mais c'est avant tout un homme de confiance et un homme qui fait confiance : il regarde son combo, il regarde les images de ce qu'il a rêvé et quand il trouve qu'il y a une cohérence, tout se passe bien. C'est un homme pour qui j'ai du respect.



Liste ARTISTIQUE

Niels ARESTRUP
Patrick BRUEL
Irène JACOB
Paul HAMY

Luc Germon
Gilles Fontaine
Nancy Fontaine
Jeremy

Michel BOUQUET
Laurent STOCKER
Sophie VERBEECK
Eva DARLAN
Philippe GIRARD
Claude PERRON
François VINCENTELLI
Marie-Christine ORRY
Alaa SAFI
Edith LE MERDY

Marcel Germon
Juge Madec
Maître Poupard
Isabelle Jacquin
Procureur Simonet
Carole Pertini
Vanecker
Présidente tribunal
Karim
Mme Pioche

Liste TECHNIQUE

PRODUCTEURS

JPG Films Jean Pierre GUÉRIN,
Thierry DE CLERMONT-TONNERRE
Makever Matthieu VIALA, Dominik SCHMELCK
Bac Films David GRUMBACH

Réalisation
Scénario et dialogues
1^{er} assistant réalisateur
Image
Musique originale
Montage
Casting
Directeur de production
Son
Directeur de post production

Bernard STORA
Bernard STORA, Pascale ROBERT-DIARD, Sonia MOYERSON
Jérôme BRIÈRE
Thomas HARDMEIER (A.F.C)
Vincent STORA
Margot MEYNIER
Nicolas RONCHI
Jérôme PÉTAMENT
Alain SIRONVAL
Patrice MONIER



PROGRAMMATION

Philippe Lux

01 80 49 10 01

p.lux@bacfilms.fr

Laura Joffo

01 80 49 10 02

L.joffo@bacfilms.fr

Marilyn Lours

01 80 49 10 03

m.lours@bacfilms.fr

MC4 Arnaud de Gardebosc

04 76 70 93 80

arnaud@mc4-distribution.fr

PRODUCTION EXÉCUTIVE JPG FILMS PRODUCTION DÉLÉGUÉE JEAN-PIERRE GUÉRIN, DAVID GRUMBACH PRODUCTEUR ASSOCIÉ THIERRY DE CLERMONT-TONNERRE
COPRODUIT PAR CÉDRIC ILAND, SYLVAIN GOLDBERG, NADIA KHAMLICH, ADRIAN POLITOWSKI UNE COPRODUCTION FRANCO-BELGE JPG FILMS, BAC FILMS, UMEDIA
EN COPRODUCTION AVEC FRANCE 3 CINÉMA AVEC LA PARTICIPATION DE CANAL+, CINÉ+ AVEC LA PARTICIPATION DE FRANCE TÉLÉVISIONS AVEC LE SOUTIEN DE LA RÉGION ÎLE-DE-FRANCE
EN PARTENARIAT AVEC LE CENTRE NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGE ANIMÉE EN ASSOCIATION AVEC MANON 10, SG IMAGES 2018 AVEC LE SOUTIEN DE LA PROCIREP
EN ASSOCIATION AVEC UFUND AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE ET DES INVESTISSEURS TAX SHELTER
DISTRIBUTION FRANCE BAC FILMS DISTRIBUTION VENTES INTERNATIONALES BAC FILMS



france-tv

france-3cinéma



CANAL+

CINÉ+

coproduit

Manon10

SG IMAGE 2018

Centre National du Cinéma et de l'Image Animée

Région Île-de-France

PROCIREP

